

# Les Travailleurs de la mer

**Victor Hugo**



**Émile Testard, Paris, 1891**

Exporté de Wikisource le 7 novembre 2020

### III

## LA VIEILLE LANGUE DE MER

Ces marins des Channel Islands sont de vrais vieux gaulois. Ces îles, qui aujourd'hui s'anglaient rapidement, sont restées longtemps autochthones. Le paysan de Serk parle la langue de Louis XIV.

Il y a quarante ans, on retrouvait dans la bouche des matelots de Jersey et d'Aurigny l'idiome marin classique. On se fût cru en pleine marine du dix-septième siècle. Un archéologue spécialiste eût pu venir étudier là l'antique patois de manœuvre et de bataille rugi par Jean Bart dans ce porte-voix qui terrifiait l'amiral Hidde. Le vocabulaire maritime de nos pères, presque entièrement renouvelé aujourd'hui, était encore usité à Guernesey vers 1820. Un navire qui tient bien le vent était « bon boulinier » ; un navire qui se range au vent presque de lui-même, malgré ses voiles d'avant et son gouvernail, était un « vaisseau ardent ». Entrer en mouvement, c'était « prendre aire » ; mettre à la cape, c'était « capeyer » ; amarrer le bout d'une manœuvre courante, c'était « faire dormant » ; prendre le vent dessus, c'était « faire chapelle » ; tenir bon sur le câble, c'était « faire teste » ; être en désordre à bord, c'était

« être en pantenne » ; avoir le vent dans les voiles, c'était « porter-plain ». Rien de tout cela ne se dit plus. Aujourd'hui on dit : *louvoyer*, alors on disait : *leauvoyer* ; on dit : *naviguer*, on disait : *naviger* ; on dit : *virer vent devant*, on disait : *donner vent devant* ; on dit : *aller de l'avant*, on disait : *tailler de l'avant* ; on dit : *tirez d'accord*, on disait : *halez d'accord* ; on dit : *dérapez*, on disait : *déplantez* ; on dit : *embraquez*, on disait : *abraquez* ; on dit : *taquets*, on disait : *bittons* ; on dit : *burins*, on disait : *tappes* ; on dit : *balancines*, on disait : *valancines* ; on dit : *tribord*, on disait : *stribord* ; on dit : *les hommes de quart à bâbord*, on disait : *les basbourdis*. Tourville écrivait à Hocquincourt : *nous avons singlé*. Au lieu de « la rafale », *le raffal* ; au lieu de « bossoir », *boussoir* ; au lieu de « drosse », *drousse* ; au lieu de « loffer », *faire une olofee* ; au lieu de « élonger », *alonger* ; au lieu de « forte brise », *survent* ; au lieu de « jouail », *jas* ; au lieu de « soute », *fosse* ; telle était, au commencement de ce siècle, la langue de bord des îles de la Manche. En entendant parler un pilote jersiais, Ango eût été ému. Tandis que partout les voiles *faseyaient*, aux îles de la Manche elles *barbeyaient*. Une saute-de-vent était une « folle-vente ». On n'employait plus que là les deux modes gothiques d'amarrage, la valture et la portugaise. On n'entendait plus que là les vieux commandements : *Tour-et-choque ! — Bosse et bitte ! —* Un matelot de Granville disait déjà *le clan*, qu'un matelot de Saint-Aubin ou de Saint-Sampson disait encore *le canal de pouliot*. Ce qui était *bout d'alonge* à Saint-Malo, était à Saint-Hélier *oreille d'âne*. Mess Lethierry, absolument

comme le duc De Vivonne, appelait la courbure concave des ponts *la tonture* et le ciseau du calfat *la patarasse*. C'est avec ce bizarre idiome entre les dents que Duquesne battit Ruyter, que Duguay-Trouin battit Wasnaer, et que Tourville en 1681 embossa en plein jour la première galère qui bombarda Alger. Aujourd'hui, c'est une langue morte. L'argot de la mer est actuellement tout autre. Duperré ne comprendrait pas Suffren.

La langue des signaux ne s'est pas moins transformée ; et il y a loin des quatre flammes, rouge, blanche, bleue et jaune de La Bourdonnais aux dix-huit pavillons d'aujourd'hui qui, arborés deux par deux, trois par trois, et quatre par quatre, offrent aux besoins de la communication lointaine soixante-dix mille combinaisons, ne restent jamais court, et, pour ainsi dire, prévoient l'imprévu.